

Transcription de l'entretien avec Bernard LORENDEAU

Enregistré à son domicile, par Cécile Liège, le 10 septembre 2015

[0'00"00] – Les origines familiales

Bernard Lorendeau : Je m'appelle Bernard Lorendeau, je suis né à Rezé, le 11 juin 43 à Rezé. Et ça fait soixante-douze ans que je suis dans le coin. Avant j'étais à La Basse-Lande, maintenant c'est rue Aristide-Nogues.

Cécile Liège : Donc vous êtes né ici, à La Basse-Lande.

BL : Voilà.

CL : Qu'est-ce que faisaient vos parents ?

BL : Mon père était menuisier-charpentier et ma mère était dans une maison de confiserie. Heu, pas confiserie... dans le tissu ! Rue Alsace-Lorraine.

CL : De textile ?

BL : De textile, oui, voilà. Puis après, elle est restée à la maison.

CL : Une bonneterie, ou un truc comme ça ?

BL : Non, c'était pas une bonneterie. C'était, on appelle ça... où ils faisaient du tissu.

CL : Ah, un atelier de tissage ?

BL : Oui, un atelier de tissage. Voilà.

CL : Et puis votre père, il travaillait pour qui ?

BL : Mon père, il travaillait aux OCB, chantiers de Bretagne.

CL : D'accord. Alors, vous êtes né en 1943...

BL : Voilà.

CL : ... à La Basse-Lande.

BL : Oui. Avant j'étais au 35, et maintenant je suis au 33. Et le 31, c'étaient mes parents, qui étaient à côté. On a fait construire les uns à côté des autres. Pourquoi ? parce qu'on avait le terrain. Ça nous a permis de faire chacun notre maison. Et maintenant, c'est ma fille qui a pris la maison de ma mère, qui est juste à côté de chez moi.

CL : C'est très en famille !

BL : Voilà.

[0'01"22] – Le quartier de son enfance

CL : On va passer à l'enfance et à la jeunesse rezéenne. Est-ce que vous vous souvenez à quoi ressemblait votre quartier dans votre petite enfance, comment il a évolué ?

BL : Alors mon quartier, dans le temps, il n'y avait pas beaucoup de maisons qui étaient ici, dans la rue. Mais par contre, en descendant la Blordière, il y avait beaucoup de tenues maraîchères, dont quelqu'un que j'ai connu, Bardet [PHON]. Un des fils était à l'école avec moi. Autrement, beaucoup de... Y avait Jean, y avait Dupont [PHON], y avait Francheteau [PHON], y avait Aurin [PHON], y avait Michaud [PHON], tout ça c'étaient des gens qui avaient des tenues maraîchères. Et autrement, dans la rue Maurice-Lagathu, y avait donc madame Tendron [PHON], qui était une épicerie ; madame Guérin [PHON], qui faisait justement la

buvette qui est rue de la Paix. Après y a eu, comment ça s'appelle, le petit café où, on en parlait cette semaine justement, il y a des jeunes qui vont s'installer dernièrement. Ça va être le douzième partenaire, enfin propriétaire, qui est de ce quartier-là. Et à côté, y avait une épicerie au départ, qui était tenue par madame Rinjard [PHON], et une petite buvette qui était à côté. Et ma grand-mère était donc juste à côté. Et en face, y avait la vigne à ma grand-mère, qui a été rachetée par la mairie, qui est maintenant un parking. Et autrement, dans la rue Maurice-Lagathu, y avait que des commerces. Y avait donc un Docks de l'Ouest qui se trouvait juste à côté de la boulangerie, au Chêne-Gala. Y avait donc deux jeux de boule, y avait une charcuterie et une boucherie. De l'autre côté, y avait un coiffeur hommes, après y a eu un coiffeur femmes et pis après y a eu une auto-école et un marchand de journaux. Tout ça, c'était dans le même quartier. Et autrement, un peu plus haut, c'était une épicerie. Tout ça, c'était ce qui collait, et autrement, y avait aussi une personne qui vendait de la paille, y avait une graineterie. Tout ça, c'étaient des commerces.

CL : Donc ça faisait un quartier quand même assez vivant ?

BL : Oui, c'était assez vivant, exactement. Bon, il y avait beaucoup de personnes âgées et puis on se connaissait pas mal.

CL : C'était quel côté, ça, de...

BL : Alors, quand vous descendez ici, vous avez un rond-point. Vous montez la rue Maurice-Lagathu ; et tout le long de la rue Maurice-Lagathu, y avait des commerces.

CL : Vous, vous diriez que vous faisiez partie de quel quartier ?

BL : Moi, j'appartiens à la Basse-Lande. Dans le temps, c'était la Basse-Lande, qui est maintenant rue Aristide-Nogues.

CL : D'accord !

BL : Et en bas, c'est la Volière.

CL : OK, et est-ce qu'on parlait du quartier Blordière autrefois ?

BL : Heu oui, on parlait du quartier Blordière, c'est vrai. Là, il y avait madame Clouette [PHON], y avait madame Tendron [PHON] avant. Tout ça, c'est des épiceries, qui est maintenant le marchand de journaux.

CL : Parce que quand je parle aux gens du quartier Blordière, les gens disent : « non, nous on ne dit pas ça ». Par exemple, du côté de madame Yvonne Labarre, elle me dit : « pour moi, on est plutôt Trois-Moulins ».

BL : Oui, c'est ça ! On était Trois-Moulins, oui, d'accord. C'est devenu la Blordière après, parce qu'on a parlé du CSC, c'est pour ça qu'on est regroupés. Et autrement, en bas ici, c'est la Volière.

[0'04"33] – Les bords de Sèvre autrefois

CL : Et vous, vous vous sentez aussi, parce que la Blordière est quand même pas mal tournée vers...

BL : Elle est en bas, juste en bas.

CL : Voilà, et puis vers la Sèvre ?

BL : Oui, c'est ça.

CL : Est-ce que vous, c'est un endroit où vous alliez souvent quand vous étiez jeune ?

BL : Ah bah oui. Oui, parce que je m'en allais, on passait la rue de la Paix. Le parc de la Morinière était tenu par un copain à mon cousin, que son père était dans le temps brocanteur. Les Allemands à cette époque étaient dans le parc. Et mon cousin était copain avec ce gars-là, et moi j'étais tout jeune à cette époque-là, et je me rappelle les deux grandes cheminées qu'il y a en haut, on montait jusqu'en haut, avec, il s'appelait, monsieur Gaby Jarnet [PHON]. Voilà ! (Rire)

CL : Alors qu'est-ce qu'on allait y faire, qu'est-ce que vous alliez y faire, quand vous alliez du côté des bords de Sèvre ?

BL : Ah bah, les bords de Sèvre, y avait le chemin du halage. On allait se promener.

CL : Dans quelles années, ça ?

BL : Oh là par contre, ça remonte assez loin, j'avais six-sept ans, à cette époque-là.

CL : D'accord, donc dans les années cinquante ?

BL : Oui, effectivement, c'est années cinquante. Même avant ! Même avant.

CL : C'était un lieu où vous alliez, c'était un lieu de promenade familiale ou c'était avec les copains, comment c'était ?

BL : Non, c'était avec les copains. Y avait un parc, y avait même une carrière. Tout ça, c'était là.

CL : Et qu'est-ce que vous faisiez du coup, vous y alliez en vélo, ou alors y avait des jeux, qu'est-ce que vous faisiez avec les vélos ?

BL : Non, en vélo, parce qu'y avait pas de jeux à cette époque-là. Y avait juste un petit chemin, on passait et puis on allait voir les copains, voilà. Et puis aussi, au pont de la Morinière, c'est pareil, maintenant il y a eu un deuxième pont, parce qu'avant y avait un autre pont. Et j'ai une anecdote de quelqu'un que j'ai très bien connu, sur le pont de la Morinière : il prenait son vélo du bout du pont de la Morinière, il se mettait sur son vélo, et il traversait la Sèvre sur le vélo. Monsieur Bouron [PHON], Félix.

CL : Comment il faisait ça ?

BL : Eh bah si, moi je l'ai vu de mes propres yeux.

CL : Sur la Sèvre ?

BL : Oui oui, sur le tablier. Il prenait le vélo de femme, il le mettait là, il roulait sur le parapet du pont. Monsieur Bouron [PHON] Félix. Ah j'ai vu ça, de mes propres yeux.

CL : Donc c'était un lieu un peu d'acrobatie, c'était plutôt pour les garçons ?

BL : Oui, c'est vrai, c'était de l'acrobatie un peu. Mais bon, plus ou moins, c'était un casse-cou, le gars.

CL : Un cascadeur ?

BL : Un cascadeur, c'est ça, oui !

CL : Alors du coup, c'était plutôt un lieu pour les garçons ? Est-ce que les filles allaient aussi ?

BL : Oh, y avait les garçons, y avait les filles. Parce qu'on vivait automatiquement en groupe.

CL : D'accord, c'était une bande, en fait ?

BL : Oui. Et quand on était justement au pont de la Morinière, y avait donc une épicerie, qui était madame Lalanne ; y avait le Chaland qui passe, qui avait un restaurant ; en face, y avait une trémie pour le sable, pour ravitailler tous les maraîchers. C'était le dépôt, ici, juste en face le pont de la Morinière.

CL : D'accord. Vous y étiez souvent rendu, là-bas ?

BL : Ah oui oui oui, c'était mon coin.

CL : D'accord. Parce que vous voyez, madame Labarre, qui a grandi à côté, elle disait qu'ils y allaient très très peu. Ils ont commencé à aller s'y promener dans les années fin cinquante, soixante parce que ça a été pas mal aménagé ; mais avant, ils étaient pas du tout tournés vers la Sèvre. Alors que vous, visiblement, vous étiez quand même pas mal tourné vers la Sèvre.

[0'07"41] – La pêche aux civelles

BL : On allait même à la pêche aux civelles, à pied, avec mon père. Quand j'étais tout jeune, avec les tamis, car mon père avait fabriqué son tamis.

CL : Qu'est-ce qu'il faisait ?

BL : Un tamis, pour les civelles. À la main. On avait le droit de pêcher à cette époque-là. Et à cette époque-là, les civelles, il y en avait plein. On en donnait même aux poules ! Parce que j'avais des poulaillers chez moi. Et on donnait ça aux poules à cette époque-là, tellement qu'y en avait.

CL : Ça, c'était quelles années ?

BL : Ah bah c'est pareil, ça remonte aux années cinquante. Ah oui, certainement.

CL : Alors, racontez-moi comment ça se passait là... j'allais dire la chasse aux civelles, la pêche à la civelle, pour vous.

BL : Ben, la pêche aux civelles, c'est-à-dire qu'on avait un tamis, qui était fabriqué par mon père, c'est un grand manche en bois avec un arceau comme ça et un grillage par-dessus. Du bord, on pêchait comme ça, et on ramenait des civelles. On prenait un seau et on les mettait dedans. Et tellement qu'y en avait à

cette époque-là, automatiquement, les poules en profitaient, elles en mangeaient. Voilà, c'était comme ça.

CL : C'est une autre époque !

BL : Oui, c'est ça, effectivement. Tandis que maintenant, c'est un plat de luxe. La dernière fois que j'ai mangé des civelles, chez Délice[ou Délys ?], parce que je le connais très bien, j'en ai eu. Et une fois, je me rappelle, j'étais à Basse-Indre, y avait une course cycliste et j'étais dans les premiers ici. Et donc y avait une fête, course cycliste. Y a quelqu'un qui m'a dit : « *Y a longtemps que vous avez pas mangé de civelles.* » J'ai dit : « *Oui, ça fait longtemps.* » Une interview, qui était faite aussi comme ça, et qui a passé sur le journal d'FR3. Je ne savais pas du tout ! Deux ou trois jours après, ma photo était sur le journal. J'avais payé, je me rappelle plus, cinquante quelque chose avec un morceau de pain à cette époque-là, y a déjà des années, à Basse-Indre.

CL : C'était quand, ça ?

BL : Oh, ça remonte à quinze ans, facile.

CL : Justement, combien de temps vous avez fait la pêche à la civelle, comme ça ?

BL : Oh, pas tellement. Mon père l'a fait après, mais après, ça s'est estompé un peu, parce qu'il y en avait plus beaucoup. Après, c'était dragué. La nuit, ils venaient pour faire du braconnage et puis après ça a été terminé, fini.

CL : Qui venait faire du braconnage ?

BL : Oh bah, les gens à droite à gauche, ben oui. Mais ça a été interdit !

[0'09"48] – Les Trois-Moulins autrefois

CL : Qu'est-ce que vous avez encore comme autres souvenirs de cette vie d'enfance ici ? Dans quels lieux vous alliez, à part les bords de Sèvre ?

BL : Bah, j'allais aux Trois-Moulins, aussi. Parce que le fief aux Trois-Moulins, c'est pareil. La rue des Trois-Moulins jusqu'à la rue Alsace-Lorraine, y avait beaucoup de commerces, beaucoup de cafés, beaucoup d'épiceries... Enfin, on avait beaucoup de copains qui tenaient des affaires aussi, y a ça aussi. Et les Trois-Moulins aussi, je vais vous dire, à l'époque, y avait trois moulins. Donc c'est pour ça qu'on appelle les Trois-Moulins.

CL : Vous avez connu ça, vous ?

BL : Y en avait un qui était existant rue Jules-Laisné, maintenant où c'est qu'y a des garages, qui est tenu par Tirié [PHON]. Le deuxième, aux Trois-Moulins même, à côté de chez Donier [PHON], dans les verrières. C'est le seul existant. Et le troisième était dans la rue du Chêne-Creux. Donc c'est pour ça qu'on appelle ça les Trois-Moulins, et c'est pour ça que maintenant, on appelle aussi la vannerie des Trois-Moulins. Y a une vannerie un peu plus haut, on l'appelle la vannerie des Trois-Moulins.

CL : Ça, c'est pareil, c'est des endroits où vous alliez ?

BL : Oui, c'est des endroits où j'allais, voilà.

[0'10"59] – Souvenirs d'école

CL : Et l'école ? Pour vous, c'était où, l'école ?

BL : Bah moi, j'ai fait l'école Notre-Dame, donc chez les frères.

CL : D'accord. C'était où ça, l'école Notre-Dame ?

BL : Rue Aristide-Briand. À ce moment-là, c'était un grand château qui était là, pis l'école était juste à côté. C'était tenu par des frères.

CL : C'était un choix de vos parents que vous alliez...

BL : Oui, c'était un choix de mes parents.

CL : Parce qu'il n'était pas question d'école publique ?

BL : Si, y avait l'école publique, mais l'école publique était de l'autre côté.

CL : D'accord, mais vos parents n'étaient pas pour ?

BL : Moi, c'est mes parents qui m'ont envoyé là, moi j'étais là, c'est tout. Pas de problème, voilà.

CL : Et vous vous souvenez des relations école privée-école publique, ou pas ?

BL : J'ai des souvenirs... pas tellement, disons que j'ai encore des photos avec des gars que j'étais à l'école avec eux, et que des fois j'arrivais à en trouver, mais... Ah si, j'ai retrouvé Déman [PHON] qui était avec moi. Ses parents avaient une tenue maraîchère, qui habitaient du côté de, comment ça s'appelle... juste dans le coin, là, à côté... la Galotière ! Voilà. Qui s'occupe maintenant des voitures anciennes. Et comme moi je fais partie de cette association, on se rencontre comme ça.

CL : Et de la rue Aristide-Briand à chez vous, y a quand même un petit peu de route, comment vous vous y rendiez, à l'école ?

BL : Non, de toute façon, on allait à pied, hein ! Ou autrement, en vélo.

CL : Ça fait combien de...

BL : Oh, y a pas loin, c'est aux Trois-Moulins, y a pas loin. Ça fait cinq cents mètres, pour aller en haut, là.

CL : Ah, l'école, elle est à cinq cents mètres d'ici ?

BL : Ah non, y a quoi, huit cents mètres à peu près. Ça donne à peu près derrière l'école de Saint-Paul.

CL : D'accord, oui ça faisait pas trop.

BL : Non, ça allait, on allait à pied.

[0'12"31] – Entre campagne et villes

CL : Justement, vous considérez que vous étiez, à cette époque-là, vos parents, ils considéraient, enfin vous, vous aviez l'impression d'être un garçon de la campagne, ou vous étiez quand même très lié au bourg de Rezé ?

BL : Chez nous, c'était un peu la campagne. Parce que, auparavant, ici, y avait pas beaucoup de maisons, ici. Dans mon quartier où je suis là, j'ai une rue qui donne derrière, parce que j'ai une cave qui donne là aussi derrière. La maison de mes parents était juste à côté de chez moi, donc on était au 35. Mon grand-père, c'est lui qui a monté la cave qui est dans les derrières. À cette époque-là, y avait un commerce, c'était un café. Y a eu un autre café qui était à côté, madame Brochet [PHON] et un autre café qui était Au Café de la Terrasse. Ces trois cafés, dans le périmètre d'ici, et dans le temps on m'a dit qu'il y avait une épicerie. Donc tout ça, c'était dans notre coin. Donc y avait beaucoup de petits commerces.

CL : Oui, mais vous considérez que vous étiez quand même un peu des campagnards ou... ?

BL : Non, pas spécialement. On était un peu retirés par rapport au bourg de Rezé, mais autrement, c'est tout. Comme il y avait beaucoup d'activités, beaucoup de petits commerces, on causait beaucoup avec des gens.

CL : Et la relation avec Rezé, avec la partie plus « ville » de Rezé ? Vous aviez l'impression d'appartenir à Rezé ou... ?

BL : Ben oui, de toute façon, je suis un Rezéen. Je suis un pur Rezéen, y a pas de problème. Et on avait aussi des copains quand on allait dans le bourg de Rezé. Dans le temps, on allait au Café du Rêve et puis on se retrouvait juste à côté de l'église de Rezé.

CL : D'accord, c'est quand même un lieu où vous alliez ?

BL : Ah oui, c'est un lieu où on se rencontrait, aussi.

CL : À quels âges, là ?

BL : On était jeunes ! En apprentissage.

CL : D'accord. C'était plutôt un lieu où adolescent, vous alliez vous retrouver...

BL : Oui, c'est ça, voilà. On se rencontrait avec les copains.

CL : Et là, c'étaient des copains d'ici ou plus de Rezé ?

BL : Non, y avait des copains du bourg et des copains des Trois-Moulins, et puis... d'ici, y avait pas tellement. Donc c'était une rencontre, c'était bien. Même pour les filles, hein !

CL : Là, c'est années soixante ?

BL : Oui, c'est ça, années soixante.

[0'14"47] – Loisirs et vacances de l'enfance

CL : Les loisirs, les vacances de votre enfance ?

BL : Alors, les loisirs... Moi, comme loisirs, j'allais du côté de la rue Alsace-Lorraine, parce qu'on aimait bien le baby-foot. Donc on jouait au Café du moderne, on avait le Café du cinéma, on avait le cinéma l'Artistic aussi, où qu'on allait au cinéma. Y avait le cinéma Saint-Paul qu'existe tout le temps. Autrement...

CL : Vous aviez pas d'activités particulières, sportives... ?

BL : Ah, j'ai fait du ping-pong ! À Saint-Paul.

CL : Dans le cadre du patronage ?

BL : Oui, au patronage.

CL : Ça, c'était votre enfance ou votre adolescence ?

BL : Enfance, oui. Et je suis allé au patronage aussi à Rezé, dans le bourg. Et puis autrement, j'ai fait de la JOC aussi.

CL : Quand même !

BL : Jeunesse ouvrière.

CL : Oui, bien sûr. Et qu'est-ce que vous faisiez, à la JOC ?

BL : Oh ben la JOC, c'était un peu spécial. J'ai quelqu'un qui m'a fait rentrer là-dedans, mais j'ai pas tellement aimé. Pis après, on a été en colonie de vacances : j'ai passé sept ans à Notre-Dame-de-Monts. Mes parents m'avaient envoyé là, pour l'été.

CL : Ça, c'étaient vos vacances, vous ne les faisiez pas avec vos parents ?

BL : Non, pas spécialement, non.

CL : Et la JOC, vous avez pas trop aimé, parce que vous avez pas retrouvé... ?

BL : Ben disons que moi, la JOC, j'aimais pas tellement ça. Moi, je suis menuisier de métier et c'est un copain qui est menuisier aussi qui m'avait fait rentrer là-dedans. Bon, c'était un petit peu spécial. On a été deux-trois ans là-dedans, ça nous a permis de faire un petit peu de voyages.

CL : D'accord. Vous êtes pas restés dans la JOC, du coup ?

BL : Non, non.

CL : Sur la partie enfance, est-ce qu'il y a quelque chose que vous voudriez rajouter ? Enfance, adolescence, qu'on n'aurait pas abordé ?

BL : Bah, je sais pas, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

[0'16"40] – Les bals

CL : Je sais pas, je vous ai posé quelques questions, mais est-ce qu'il y a d'autres souvenirs, par exemple est-ce que vous alliez à l'adolescence dans des endroits genre des bals...

BL : Ah oui, au point de vue bals, y avait donc le bal à Raballand, qui était à Portillon, on y allait avec les copains. On allait à Trentemoult aussi, c'était un bal aussi, qui était un bal sur parquet qui appartenait à Raballand. Y avait le Tourbillon, qui était boulevard Dalby. Y avait le bal [phonétique : Braud], qui était du côté de La Rousselière. Et puis des fois, on avait des copains, ceux qui avaient des voitures plus ou moins, on allait au bal à Legé. C'était le dimanche qu'on venait là.

CL : C'est ce que j'allais vous demander.

BL : Voilà, et quand on a évolué, je disais à cette époque-là, j'étais en apprentissage. Donc on allait souvent à Challans. Et puis autrement, on allait à droite à gauche, comme ça, pour aller se promener.

CL : À Challans, en Vendée ?

BL : En Vendée, oui !

CL : Ah ben vous alliez loin pour danser, vous !

BL : Ah oui, effectivement, oui !

CL : Comment ça se pratiquait, vous partiez tous ensemble en voiture, c'était avec une bande de copains ?

BL : Y en avait qui avaient des voitures, pis d'autres qu'avaient pas de voiture. Donc on était avec trois ou quatre et puis on partait là-bas. Après, c'était une époque de 1960.

CL : Oui, c'est ça. Et toujours le dimanche ?

BL : Ah oui, toujours le dimanche, oui. Ou le samedi soir, ça dépend.

CL : Ça, c'était souvent, c'était quelque chose que vous aimiez bien ?

BL : Oui, parce qu'on rencontrait beaucoup de copains, beaucoup de copines. On s'est fait des copines ; des copains et des copines.

CL : C'était une belle époque pour vous, ça ?

BL : Oui, c'était une bonne époque. Moi, j'ai vécu une bonne époque, pour vous dire franchement.

CL : (Rire) Pas de mauvais souvenir de ça !

BL : Non, non, voilà. Et puis après, je suis parti à l'armée.

CL : Avant d'aborder la partie « vie d'adulte »...

BL : Oui parce que, comme j'ai parlé du Chaland qui passe, tout ça, c'est l'anecdote qui s'est passée. Et puis un peu plus loin, place des Marronniers, en retrait...

CL : Justement, vous allez me parler d'un bal qui s'appelle le bal L'Idéal.

BL : L'Idéal, oui.

CL : C'est quoi, ce bal ? Racontez-nous.

BL : Le bal L'Idéal, c'étaient des gens d'un certain âge qui venaient danser. Et à cette époque-là, j'ai entendu dire par rapport aux anciens, que les Allemands venaient danser avec les Françaises, là, à cette époque-là.

CL : C'était où, ce bal ?

BL : C'était juste en face les marronniers, en retrait.

CL : Du côté de la Chaussée ?

BL : Non, non, pas du côté de la Chaussée ; du côté Blordière.

CL : Ah, du côté de la rue de la Blordière.

BL : Voilà ! On prend le quai Léon-Sécher, on file le long et c'est sur la droite. C'est une grande maison bourgeoise qui est maintenant.

CL : Et c'est là qu'avait lieu...

BL : Et c'est là qu'avait lieu justement L'Idéal, le bal.

CL : Vous avez connu, vous, cette époque, un peu ?

BL : J'ai connu, moi, cette époque-là.

CL : C'était quel jour ?

BL : Alors, je peux pas vous dire, je m'en rappelle plus, moi. Je pense que ça doit être le dimanche.

CL : D'accord. C'était plutôt, vous dites, un bal d'anciens ou un bal de jeunes... ?

BL : Ben, beaucoup d'anciens. Y avait des jeunes, mais pas tellement. C'était plutôt un bal de quartier.

CL : D'accord. Donc vous, vous vous y êtes rendu de temps en temps ?

BL : Oui, de temps en temps, mais c'était pas notre fort.

CL : C'était pas votre genre de bal ?

BL : C'était plus pour les anciens, ceux qui vivaient dans le quartier.

[0'19"46] – Les terrains familiaux vendus

CL : Alors, on va passer à la vie d'adulte. Déjà, votre parcours, vous, après l'école, quelle formation vous avez eue, pour quel métier ?

BL : Alors moi, je suis arrivé comme menuisier, parce que mon père était menuisier-charpentier. J'ai fait trois ans d'apprentissage, qui étaient justement dans le coin, c'était dans la rue Emile-Blandin. Pourquoi je suis arrivé là ? Parce qu'on avait un terrain qui était là, et mon père avait loué ce terrain-là à l'entreprise justement où je travaillais. Donc j'ai fait trois ans d'apprentissage par rapport à ça.

CL : C'est ce que vous vouliez faire, vous ? Vous aviez envie d'être menuisier ?

BL : Oui, c'est mon métier que je voulais faire, parce que j'aimais très bien travailler le bois. Et après y a eu la mairie qui a demandé à mon père s'il voulait vendre le terrain, pour pouvoir faire agrandir la cantine. Donc c'est ce qui a été fait. À cette époque-là, c'était monsieur Floch qui avait fait ça. Entre temps, on a eu deux autres terrains, qui étaient dans le petit chemin où c'est qu'on va voter, où est maintenant une maternelle. Donc on nous a pris un terrain là aussi, et de l'autre côté chez l'instituteur, on avait un autre terrain. Tout ça, c'était regroupé des gens du coin. Donc y avait monsieur Malclouette [PHON] qui avait un terrain aussi, qui est maintenant l'école, qui a été regroupé.

CL : D'accord. Aujourd'hui, il vous reste encore des terrains comme ça, à vous ?

BL : Alors, le dernier terrain qu'il y a eu, c'est quand mes parents sont décédés, il restait un terrain, qui faisait quatre mille six cents et quelques mètres. Donc mes parents m'ont donné l'héritage, et moi j'ai vendu ça, on est passé par la mairie de Rezé et après c'est passé par un promoteur. Donc dans la rue Emile-Blandin, où c'est qu'il y a les immeubles en descendant, ça appartient à mes parents, qui m'est revenu après.

CL : C'étaient des champs, c'était quoi avant ? Pourquoi votre famille avait tous ces terrains ?

BL : C'était du bien de ma mère. Ce terrain-là, où qu'il y avait quatre mille six cent mètres, qu'était un peu plus grand, par rapport à l'école et à tous les terrains qu'ils ont pris. Ma mère mettait une vache là-dedans, elle la mettait paître là. Parce que ma mère est pas d'ici, ma mère était de Pau !

CL : C'était en fait parce que vos parents avaient une vie, ils avaient un métier pis ils avaient une petite agriculture vivrière, c'était ça ?

BL : Ben, à cette époque-là, y avait pas beaucoup de sous, donc on vivait comme ça. Ma grand-mère, qui habitait juste à côté de chez moi, dans l'impasse rue François-Blourde. Et après, mes parents ils étaient ici, et après on est venus au 35. Donc on est l'un à côté de l'autre, à cette époque-là. Et comme je suis fils unique, automatiquement, ça m'est revenu.

CL : Mais donc ces terrains-là, qui appartenaient à votre famille, c'étaient des prés où les vaches allaient ?

BL : Oui, c'était un pré, c'est ça.

CL : Y avait pas de vigne ?

BL : Si, y a eu de la vigne aussi.

[0'22"39] – Parcours professionnel

CL : Alors, on revient à votre vie d'adulte. Décidément, on en fait, des sauts dans le temps ! Donc vous avez été d'abord menuisier...

BL : Oui.

CL : ... mais vous avez pas fait ça toute votre vie ?

BL : Si ! Si, si, toute ma vie, j'ai fait menuisier.

CL : Ah bon ? D'accord. Alors pourquoi j'ai écrit « agent de sécurité », moi ?

BL : Ah, parce que j'ai travaillé huit ans à la mairie, c'est pour ça.

CL : Donc vous avez pas été que menuisier ?

BL : C'était pour finir ma carrière.

CL : Alors, vous allez quand même me raconter ça ! Donc vous avez été menuisier d'abord. Votre métier de menuisier, vous l'avez exercé où après votre apprentissage ?

BL : Alors mon apprentissage, je l'ai fait rue Emile-Blandin. C'est là que j'ai passé trois ans. Et après, je suis parti à droite à gauche. J'ai fait quinze ans de déplacement.

CL : C'est-à-dire ?

BL : Ben, je suis parti au Havre, beaucoup... Mais après, je me suis reconverti dans la menuiserie aluminium.

CL : D'accord, et pourquoi vous avez eu besoin de faire quinze ans de déplacement ?

BL : Eh bien, parce que j'ai changé beaucoup de boîte ! En menuiserie, à cette époque-là, on pouvait changer, parce qu'on avait droit... à cette époque-là, y avait beaucoup de boulot !

CL : Mais du coup, c'est parce que vous aviez envie ?

BL : Oui, c'est ça, voilà.

CL : Vous vouliez voir du pays ?

BL : J'aimais bien les déplacements. J'ai été à Paris, j'ai été un peu partout. Après, en 98, j'ai eu des problèmes de maladie, donc j'ai été opéré du cholédoque, c'est beaucoup d'opérations : j'ai eu quatre opérations en l'espace de deux ans. Et puis après, j'avais plus beaucoup de force, donc je pouvais plus pratiquer la menuiserie. Et j'ai eu l'occasion de rentrer à la mairie, au service réglementation. Je suis resté huit ans, jusqu'à ma retraite.

CL : Vous faisiez quoi, à ce moment-là ?

BL : Agent de sécurité.

CL : Ça consistait en quoi ?

BL : Agent de sécurité, c'était nous mettre sur les parkings pour faire un peu la circulation, aux écoles je l'ai fait et autrement surveiller les voitures sur les côtés, regarder si y avait pas des vols plus ou moins. Et l'été on pratiquait quelque chose, on allait au parc de la Morinière, on surveillait toutes les allées dans les parcs.

CL : Ça n'a rien à voir avec le métier de menuiser ; comment vous avez vécu ça, vous ?

BL : Bah, au début, c'était un petit peu... parce que, on est toujours tributaire des gens. Les gens ils nous demandaient, à droite à gauche « *Comment que ça va, y a rien qui se passe dans le quartier ?* » « *Non, pas de problème.* » Par contre, on faisait beaucoup de surveillance. Mais j'aimais bien. J'y ai passé huit ans là-bas, à la mairie, j'étais très content. Même, je revois des gens encore maintenant qui sont très contents de ce que j'ai fait. Même mes chefs et tout ça, que je revois.

CL : D'accord.

BL : Mais c'était un autre genre, c'est tout. Et comme il fallait faire quelque chose automatiquement, pour aller jusqu'au bout, je suis parti à soixante ans.

CL : D'accord. Donc vous vous êtes arrêté de travailler en quelle année ?

BL : Soixante ans, donc je suis arrivé en 2003.

[0'25"33] – Construction du logement familial

CL : Donc ici, vous l'avez dit tout à l'heure, vous êtes propriétaire. Vous avez construit, vous avez fait vous-même ?

BL : J'ai fait construire par une boîte, qui s'appelait à cette époque-là Tradifrance.

CL : Vu que vous étiez quinze ans en déplacement, à quel moment vous vous êtes vraiment installé à Rezé ? Vous habitiez ici tout en étant en déplacement, comment ça se passait ?

BL : Non, ici... on habitait chez ma grand-mère, à cette époque-là, parce qu'on était jeunes mariés. On s'est mariés en 70, on a fait construire et on est rentrés en 73. Et si on a fait construire, c'est parce qu'on avait le terrain. Et comme on avait le terrain avec mon père, on avait posé la question, moi j'ai dit : « *Je vais le faire construire* ». Mes parents étaient au 35, juste à côté, ils m'ont dit : « *Nous aussi, on va faire construire*. » C'est pour ça qu'avec le terrain, on s'est mis l'un à côté de l'autre.

CL : D'accord. Votre femme, elle travaillait, elle ?

BL : Ma femme est dans l'enseignement. Elle est prof de maths.

CL : OK, donc elle a travaillé toute sa vie ?

BL : Oui, voilà.

CL : Donc, à l'époque où vous vous êtes mariés, vous continuiez à bouger partout ?

BL : Oui, c'est ça, voilà. Des fois, je rentrais tous les huit jours, ou des fois toutes les quatre semaines, ça dépend.

CL : Une vie de routier !

BL : Oui, parce qu'on avait un voyage tous les mois. Ça a duré quelques années.

[0'26"55] – Les vacances et les loisirs d'adulte

CL : Vous aviez des loisirs, vous partiez en vacances en famille ?

BL : Jusqu'à 2003, quand j'ai commencé ma retraite, on a profité un petit peu. Mais comme mon père était malade, grand malade, il n'a pas profité beaucoup. Ma mère l'avait à charge. Et du jour où ma mère est décédée, c'est là qu'on a pu partir en voyage. C'est malheureux à dire, mais à cette époque-là... Donc on est partis avec ma femme.

CL : Avant, vous ne partiez pas beaucoup ?

BL : Avant, on partait pas beaucoup.

CL : À la mer, peut-être ?

BL : Oui, à la mer, parce qu'on avait une maison à Tharon-Plage.

CL : Je connais pas, c'est où, ça ?

BL : C'est du côté de Pornic, un peu plus haut.

CL : D'accord, donc vous aviez quand même un lieu où passer vos vacances ?

BL : Ma belle-mère était là-bas. Ma belle-mère avait une poissonnerie, c'était un lieu. Mais c'est du côté de ma femme, ça appartient à ma femme.

CL : Du coup, c'était un lieu où vous pouviez aller, le week-end ou les vacances ?

BL : Oui, c'est ça. Quand j'étais jeune, on allait beaucoup là-bas. Jeunes mariés, on y allait beaucoup. C'était un pied-à-terre.

CL : D'accord, mais en dehors de ce lieu sur la côte, vous n'avez voyagé que tardivement, finalement ?

BL : Oui, tardivement.

CL : D'accord. Vous avez eu des enfants ?

BL : Oui, j'ai deux enfants. J'ai un gars et une fille.

CL : ... qui sont allés à l'école où, eux ?

BL : Alors, ma fille à Saint-Paul et puis mon gars était à Saint-Paul aussi.

CL : Pareil, un choix... ?

BL : Oui, c'est un choix, voilà, c'est ça.

CL : Je reprends sur les loisirs. Est-ce que vous sortiez aussi, est-ce que vous alliez au cinéma, est-ce que vous alliez vous promener, est-ce qu'il y avait des lieux comme ça ?

BL : Avec ma femme, vous voulez dire ?

CL : Oui, ou en famille ?

BL : Alors, heu... pas spécialement. Un peu au cinéma, oui.

CL : Et c'était où, le cinéma, du coup ?

BL : Oh bah, Saint-Paul.

CL : Pas forcément à Nantes ?

BL : Heu, très peu. On a été à Nantes, si, peut-être une dizaine de fois, à peu près. À Saint-Herblain.

CL : Mais sinon, c'était plutôt...

BL : C'était plutôt notre quartier.

CL : Et puis restaurants... ?

BL : Oh bah restaurants, un petit peu, oui, comme tout le monde. On a été beaucoup au restaurant quand ma mère vivait. On a profité un peu.

CL : Parce qu'elle s'occupait des enfants, vous voulez dire ?

BL : Non, pas spécialement. Mais quand c'est des cérémonies d'anniversaire ou sa fête, on l'emmenait. On en a profité un petit peu comme ça. On a même été à Tharon, on a été manger là-bas avec la famille aussi, pis autrement avec mes enfants. On en a profité aussi, comme ça, ça leur a permis justement... voilà.

CL : ... ça leur a permis quoi ?

BL : Ben ça a permis aux enfants et à ma mère d'être tous ensemble.

CL : Oui, c'est ça, parce que c'était pas évident de vous retrouver tous ensemble ?

BL : Ben, c'était pas facile, comme mon père à cette époque-là était beaucoup malade, on pouvait pas faire ce qu'on voulait.

CL : D'accord, c'était aussi vivre des moments un peu joyeux...

BL : Oui, parce que ma mère, elle l'a soigné pendant vingt ans.

CL : Ah oui, d'accord ! J'avais pas compris, je pensais que c'était quelques années.

BL : Non, non, elle l'a soigné pendant vingt ans, elle a eu du mérite.

CL : Et elle habitait à côté ou... ?

BL : Oui, elle habitait à côté, vu qu'on avait fait construire. Donc il a vécu là... il est mort à soixante-quinze ans, il est mort juste dans mes bras. Ah, ça m'a fait un choc, hein. Ça, par contre, c'était un gabarit, autre chose que moi ! Il faisait un mètre quatre-vingt-trois, il faisait cent et quelques kilos passés, hein. Rapport à la maladie, aussi. Tout ça par une bronchite, une bronchite au chantier.

CL : Ah, donc c'est une maladie liée au travail.

BL : Oui, voilà, c'est ça.

CL : Mais alors, c'est quoi, c'est des trucs qu'il a...

BL : Ben, il y a les bronches. Et puis il a fait de l'asthme. Il a eu une tumeur au cerveau et beaucoup de choses. Donc ben, elle l'a soigné pendant vingt ans. Il a été opéré de la glande hypophyse, là. Ils lui ont retiré tout ça là, ici.

CL : Ça a été reconnu comme maladie professionnelle ?

BL : Oui, ça a été reconnu.

CL : D'accord, c'est déjà pas mal, parce que...

BL : Oui.

[0'31"33] – La pratique du palet et de la pêche

CL : Est-ce que vous alliez à la pêche, ça continuait ou pas ?

BL : Ah, la pêche... Moi, j'aime beaucoup la pêche à la ligne. Je suis amateur de pêche à la ligne, mais depuis deux ans, j'ai arrêté un peu. Pourquoi ? Parce que j'ai pris beaucoup d'activités, et comme dans le temps je jouais beaucoup au palet, parce que je suis un amateur de palet aussi, là par contre j'ai vécu pas mal d'années à jouer au palet. À cette époque-là, c'était du palet sur terre. J'ai fait partie d'un club au départ, quand j'étais en apprentissage. On faisait l'entraînement tous les vendredis au Moulin à l'huile. Notre président s'appelait monsieur Deuvi [PHON]. Donc tous les vendredis, j'étais à l'entraînement. Et au bout de ces trois ans que j'ai passés avec eux, ils m'ont dit : « *Bernard, faut pas que tu restes là. Tu commences à être bon, faut que tu te perfectionnes, il faut aller à Nantes.* » Alors après, j'ai été à Nantes. Comme j'étais tout seul, fallait trouver un collègue pour jouer avec moi. Et j'ai connu monsieur Pellerin, qui habitait donc à Bouaye, on a fait équipe ensemble.

CL : D'accord !

BL : On a joué ensemble et j'ai remporté la coupe de la ville de Nantes avec lui. J'en étais fier !

CL : Mais comment c'était compatible avec votre travail, vous bougiez partout, tout le temps ?

BL : Ah bah, je pouvais le faire.

CL : D'accord. Et la pêche, vous l'avez pratiquée combien de temps ?

BL : Ah, la pêche à la ligne, j'aimais bien. On partait avec ma femme, on allait le dimanche après-midi à la pêche.

CL : Où ça ?

BL : Ben, au canal de la Martinière, un peu au Pellerin, un peu partout. La Sèvre aussi, de temps en temps.

CL : Et ça, vous aviez appris comment, comment vous avez pris le goût de ça ?

BL : Ben, ce qui m'a donné le goût de ça, c'est... les copains ! Parce qu'il y avait beaucoup de copains qui étaient à la pêche aussi. Et puis autrement, les amis que je connaissais à la pêche aussi, voilà.

CL : Donc quand je parlais de promenades ou de choses comme ça en famille ou avec votre femme, y avait ça, quand même !

BL : Oui, y avait ça aussi.

CL : Et ça, vous avez fait ça pendant des années ?

BL : Oui, des années.

CL : Ça a évolué, ça, la pratique de la pêche ?

BL : Ben, ça évolue plus ou moins... Y a des fois, ça dépend. Les gens, ils disaient : « Y a pas de poisson, on va arrêter un peu ». Et puis là, par contre, depuis deux ans, j'ai pas pratiqué. Si, y a juste un truc que je viens de faire maintenant, j'ai fait une démonstration au CSC Jaunais... Ragon. Donc on a fait une démonstration avec des jeunes. On a été au parc des Filets, on leur a montré comment faire pour s'initier pour la pêche. Donc c'est récent, y a pas longtemps.

CL : D'accord, vous transmettez maintenant ?

BL : Oui, c'est ça, on transmet un peu, là. Je me suis trouvé, on a mis ça au point et on a eu des jeunes. Fallait leur montrer comment mettre une ligne, comment mettre un bouchon, tout ça. Ça a duré pendant une demi-journée.

[0'33"46] – Engagement au CSC Ragon

CL : On va parler de votre vie sociale rezéenne. D'abord, avant de parler du CSC Ragon, vos engagements, qu'est-ce que ça a été pendant toute votre vie ? Est-ce que vous avez eu des engagements ? Vous avez parlé un peu de la JOC, mais ça a été très passager. Est-ce que vous avez eu d'autres engagements ?

BL : Non, j'ai pas eu d'autre engagement.

CL : Pas syndical, pas politique... ?

BL : Ah non, non !

CL : Pas du tout. D'accord. Alors comment ça a commencé, du coup ? Vos premiers engagements, c'est le CSC Ragon, alors ?

BL : Ben oui, parce que quand je suis arrivé en retraite, je me suis dit : « Faut bien que je m'occupe ». Donc comme j'aimais bien m'occuper, automatiquement, j'ai fait la connaissance de Michel Gallais. C'est lui qui m'a dit : « *Bernard, viens donc avec nous, tu vas faire partie* ».

CL : Donc Michel Gallais, qui était à l'époque directeur...

BL : Il était président...

CL : ... président du CSC Ragon.

BL : C'est lui qui m'a dit de venir et j'en ai fait partie pendant un nombre d'années, j'ai même été dans le bureau.

CL : Mais pourquoi ce choix de Ragon, alors que vous, vous étiez plus naturellement rattaché à Jaunais-Blordière ?

BL : Alors d'une part Ragon, parce que j'aimais bien Ragon, je connaissais beaucoup de personnes. Et j'ai connu Ragon y a des années et des années, mais quand j'étais au service réglementation, ils m'avaient mis la mutation de Ragon. Ça veut dire que je faisais la surveillance à Ragon. Mais par contre, j'aimais bien travailler le soir. Donc j'ai eu beaucoup de contact avec les gens qui venaient pour la danse et tout ça, que maintenant je retrouve.

CL : Ah, en fait vous avez commencé un peu à vous faire un réseau par votre travail à Ragon.

BL : Voilà, c'est ça.

CL : Alors, du coup ?

BL : Donc, maintenant, y a des gens que j'arrive à trouver, qui sont venus. De cette époque-là, j'ai été, je me rappelle plus combien d'années, à Ragon.

CL : Qu'est-ce que vous avez commencé à y faire, dans ce centre social, quand vous êtes rentré ?

BL : Ah bah, le centre social, c'est un peu compliqué, parce que là, j'ai connu pas mal de gens. Et puis, ben j'ai fait partie du bureau. Y en a qui sont partis, d'autres qui sont revenus. Et puis on m'a dit : « *Tiens, Bernard, tu vas pouvoir être responsable* ». Donc j'étais responsable du matériel pour faire les montages. Je suis toujours au montage. Donc j'ai travaillé pendant sept ans avec des anciens pour me donner un coup de main par rapport à faire les montages. Maintenant ils sont arrivés à un certain âge, ils m'ont dit : « *Maintenant, Bernard, tu peux te débrouiller tout seul.* »

CL : Qu'est-ce que vous appelez les montages ?

BL : Le montage des stands.

CL : C'est vous qui êtes responsable de ça ?

BL : Oui, je suis responsable de ça.

CL : Donc ça veut dire que c'est vous qui les montez ou c'est vous qui supervisez ?

BL : Ah non, je supervise et je les monte aussi ! On est bénévoles.

CL : Et ça arrive souvent qu'il y ait des stands à monter ?

BL : Eh bien dernièrement, arrivé au mois de décembre, on va faire l'apéro-marché. L'apéro-marché, c'est tous les ans. Hier soir, y avait une réunion ; j'étais pas là parce que j'étais en concours, je me suis permis de leur dire que j'aurais pas été là. Mais c'est pas indispensable, hein. Donc avec ces gens-là, on a travaillé pendant sept ans. Maintenant ils m'ont dit : « *Comme tu connais bien le système, on va te lâcher, pis après tu vas te débrouiller tout seul.* » Alors après, on a demandé pour avoir des bénévoles ; bon, pas de bénévole, on était toujours seul qui vive. Ça a duré un couple d'années. Et après, j'ai fait la connaissance, et les gens me connaissaient très bien, donc on a été voir la directrice de l'école. Et les parents des écoles m'ont donné un coup de main. Ça veut dire que maintenant, je me trouve avec un petit groupe, que j'ai... c'est pas que je l'ai formé, mais qui me donne un coup de main, et qui connaissent très bien maintenant, je travaille avec eux. C'est convivial !

CL : D'accord, donc c'est comme ça que vous êtes rentré à Ragon. Au départ, pour faire une pratique particulière ?

BL : Non, pas spécialement.

CL : Donc pour vous engager dans le centre ?

BL : Oui, c'est ça, voilà.

CL : D'accord. C'était la première fois que vous vous engagiez dans quelque chose comme ça, non ?

BL : Oui, c'est ça.

CL : Qu'est-ce que vous y avez découvert ?

BL : Oh bah, pas spécialement... découvert beaucoup de personnes, on causait de beaucoup de choses, fallait faire ci, fallait faire ça. Chacun donnait son idée, pis c'est tout.

CL : Vous avez connu le moment où il y a eu tous les travaux et les changements d'agrandissement du CSC ? Parce que je sais que ça s'est fait de façon assez participative, c'est-à-dire que les gens ont pu donner leur avis sur l'usage de telle pièce, sur les plans...

BL : Non, moi j'ai pas connu le début. Ça remonte déjà à loin.

CL : D'accord, moi j'ai plus l'année, je m'en rappelle que maintenant. Je voulais savoir si vous aviez participé à des choix d'aménagement... non, du coup. Donc, il y a les montages, est-ce qu'il y a d'autres choses, d'autres dossiers que vous avez suivis dans ce CSC Ragon ?

BL : Non, non.

CL : Pas plus que ça, OK. Sur le CSC Ragon, est-ce qu'il y a d'autres choses que vous voudriez dire ?

BL : Bah non, disons qu'au point de vue activités, moi je m'occupe à Ragon pour faire les montages et tout ça, mais à l'intérieur y a des caisses à outils, faut faire un rangement... Je fais beaucoup du rangement, parce que je suis ordonné, donc il faut que ce soit comme ça et comme ça. Donc la directrice qui est là, et même celle qui était avant, j'ai toujours gardé le truc.

CL : C'est le service technique, quoi ?

BL : Oui, c'est ça, voilà. Donc s'il y a quelqu'un qui veut quelque chose, ça passe par moi pour avoir les trucs. Et quand on louait quelque chose aussi, il passait par moi, à cette époque-là. Maintenant c'est plus pareil.

CL : Pourquoi ?

BL : Parce qu'on a une directrice, ça passe par le bureau, et si on veut quelque chose, faut payer une caution, comme beaucoup qu'il y a, maintenant.

CL : D'accord, et est-ce que du coup, toutes ces compétences que vous avez, tous ces rôles que vous avez pris, est-ce que vous imaginez pouvoir le transmettre à quelqu'un ? Est-ce qu'il y a des gens qui se montrent intéressés par ça ?

BL : Alors pour cette question-là, justement, pour l'instant, j'avais trouvé une personne qui me donnait un coup de main pour faire avant Noël, parce qu'on a beaucoup de montages à faire, des guirlandes et tout ça, qu'on fait directement dans le centre, pour animer toute la galerie, et le Père Noël qui passe aussi là-bas, pour les petits enfants, tout ça, on participe à tout ça. Mais maintenant, ce gars-là il peut plus me donner un coup de main, par rapport à la maladie qu'il a, il est plus apte. Donc je suis tout seul. Après, j'en ai retrouvé un, dernièrement, que j'ai pas formé, que j'ai essayé de former. Lui, c'est pareil, il a eu un problème, un accident à Ragon, il s'est fait renverser par quelqu'un. Et depuis, ça fait neuf mois, il a un problème dans la jambe, il a été renversé à Ragon.

CL : Donc vous êtes un peu tout seul sur cette mission ?

BL : Oui, je suis tout seul à mener tout ça. Bon, c'est pas grave, maintenant que je suis habitué, y a pas de problème. Pis y a une bonne entente au CSC, donc c'est bon.

CL : Oui, ça vous plaît toujours ?

BL : Ah oui, y a pas de problème.

CL : Je vais revenir au quartier qui nous intéresse. Aujourd'hui, vous dites toujours que vous êtes des Trois-Moulins, ou vous dites quoi ?

BL : Ah, pour moi, je suis des Trois-Moulins. Parce qu'on dit maintenant : « Je viens de la Blordière ». Mais moi, je suis plutôt des Trois-Moulins, enfin Ragon. Par contre, ma femme, qui est du coin, elle fait partie de Jaunais-Blordière, parce qu'elle s'occupe de Jaunais-Blordière.

CL : Elle est au CSC Jaunais-Blordière ?

BL : Elle est au CSC Jaunais-Blordière.

CL : Qu'est-ce qu'elle fait ?

BL : Elle s'occupe des finances.

CL : D'accord ! Vous avez chacun un pied...

BL : Voilà, on a chacun sa partie ! Moi, je veux pas mélanger.

CL : Mais vous avez l'impression de faire partie...

BL : Mais je les connais très bien, hein ! Et par contre, la Fête du quai, je suis là tous les ans, pour donner un coup de main.

CL : Ah, d'accord.

BL : Ah oui, au montage. Montage et démontage. Mais maintenant, on commence un peu à mollir, à soixante-douze ans... C'est toujours les mêmes qui donnent un coup de main ! Faut que ce soit les jeunes qui reviennent ! Comme cette année, c'est pareil, je me suis inscrit simplement que le matin. Déjà, c'est pas mal. Après, faut démonter. J'ai dit : « *Moi, pour démonter, je serai pas là.* »

CL : Oui, il faut des fois mettre les gens devant le fait accompli pour qu'ils soient obligés de s'organiser.

BL : Oui, mais c'est un gros morceau.

CL : Eh oui. Je posais la question, du coup vous avez l'impression quand même de faire plus partie des Trois-Moulins ? Qu'est-ce que ça signifie du coup Jaunais-Blordière, ce territoire ?

BL : Jaunais-Blordière, c'est venu après, c'est tout.

CL : Mais vous avez pas un sentiment d'appartenance...

BL : Oh non. Moi je peux donner un coup de main aux deux, mais je veux pas me mettre dans les bureaux, ça m'intéresse pas, c'est pas mon truc. Faut pas mélanger les deux ! Moi je suis habitué ici, tout le monde me connaît là-bas, y a pas de problème. Mais s'ils ont besoin de moi, y a pas de problème. Comme là, c'est pareil, y a quelqu'un qui m'a appelé hier, quand j'étais pas là, ou ce matin, ma femme m'a dit : « *De toute façon, faut que tu le rappelles.* » Ils ont besoin de moi là-bas pour, je sais pas, quelque chose. Faut que je rappelle. Comme je savais que vous passiez avant... (Rire) Priorité !

CL : J'ai appelé avant !

BL : Oui, c'est vrai !

[0'42"10] – Les changements dans son quartier

CL : Et dans ce quartier, enfin en tout cas autour de la rue... Basse-Lande, on va dire, est-ce que...

BL : La Basse-Lande, c'est derrière. C'est tout ça, là. Maintenant, c'est rue Aristide-Nogues. Vous avez dû voir sur la pancarte.

CL : Oui, voilà. Dans cette rue-là et autour, est-ce qu'il y a eu des moments forts, est-ce qu'il y avait des fêtes de quartier ici... ?

BL : Non.

CL : ... est-ce qu'il y avait des moments de solidarité... ?

BL : Non, y avait rien, dans ce coin-là, y avait pas grand-chose. Même les anciens, mon père et tout ça, y avait pas grand-chose. Y avait quoi, le dimanche, au quai Léon-Sécher, y avait la mère Touche qui vendait des galettes, à cette époque-là. Et y avait le café [phonétique : Vézo], que le propriétaire, c'était un marchand de charbon. Pis autrement, les gens sautaient du pont, pour la nage et tout ça.

CL : D'accord, mais est-ce qu'il y avait des moments de solidarité entre les... vous vous souvenez...

BL : Pas spécialement, non.

CL : C'est un quartier qui a beaucoup changé ?

BL : Oui, c'est un quartier qui a changé mais autrement, ben, y a pas grand-chose à dire.

CL : Comment est-ce qu'il a changé, ce quartier ?

BL : Ben il a changé parce que ça a évolué, y a beaucoup de maisons qui se sont montées. Dans le quartier, y avait des vignes, dans le coin ici, pis des champs, c'est tout ce qu'il y avait. À cette époque-là, y avait mes parents qui étaient là, pis deux, trois maisons qui étaient dans le coin, là.

CL : Mais même entre le moment où vous vous êtes vraiment installé ici, dans les années soixante, soixante-dix et puis aujourd'hui, qu'est-ce qui a le plus changé ?

BL : (un temps) Alors là, je sais pas ce que vous dire, moi.

CL : Est-ce qu'il y a beaucoup d'habitations, est-ce qu'il y a les mêmes commerces...

BL : Ah bah, maintenant, y a eu beaucoup d'habitations, et maintenant, y a presque plus de commerces. Donc c'est là, justement, que ça manque, surtout pour les anciens.

CL : Ça, vous le ressentez, ça ?

BL : Oui, oui, voilà. Ils ont monté un Intermarché il y a déjà un moment, là. Avant, y avait pas ça. Tout ça, c'était tenu par... y avait des terrains vagues et des trucs comme ça.

CL : Et des petits commerces, y en a toujours qui existent ?

BL : Ah, le petit commerce, y en a juste un, justement qu'on vient de parler, le petit café qui va rouvrir dernièrement, qui va rouvrir le 19 septembre.

CL : Parce qu'au début de l'entretien, vous m'avez dit qu'il y avait ici boucherie, charcuterie, une graineterie...

BL : Oui, à cette époque-là.

CL : Mais ça, comment ça a disparu, à quel moment, comment ? Vous vous souvenez ou pas ?

BL : Oh là, par contre, je me rappelle plus des dates. Les commerces, ça a évolué pendant un certain temps et puis après ils ont pas pu tenir. Pourquoi ? Parce que y a eu des grandes surfaces qui se sont montées à droite à gauche, et puis comme c'étaient plus ou moins des personnes seules qui avaient pas beaucoup de revenus, arrivés à la retraite, c'est plus repris par quelqu'un.

CL : Votre femme, par exemple, elle a toujours fait ses courses au même endroit, ou ça a évolué, l'endroit où elle faisait ses courses ?

BL : Ben, dans les grandes surfaces, donc à Leclerc, comme tout le monde. Et de temps en temps à Intermarché.

CL : D'accord. Et ça a toujours été le cas ? C'est-à-dire, quand vous avez commencé votre jeune vie de couple dans les années soixante-dix, quatre-vingts...

BL : Oui, beaucoup à Leclerc. Et puis, à côté de chez nous, à Intermarché, qui a été construit. On a connu très bien monsieur Levron [PHON]. Et puis ma fille a travaillé là-dedans. Et puis maintenant, c'est Intermarché, mais c'est pas le même propriétaire.

CL : Ah oui, ça a changé ?

BL : Oui, ça a changé de propriétaire.

[0'45"23] – La boule lyonnaise

CL : Dernière question !

BL : Oui, hou là.

CL : Oh là ! Non mais je veux que vous parliez de la Ragonnaise. Qu'est-ce qui vous occupe aujourd'hui ? On a compris, y a le CSC Ragon, beaucoup. Mais je crois que vous vous êtes lancé dans une nouvelle occupation ?

BL : Oui.

CL : Je voudrais que vous m'en parliez.

BL : Alors mon plaisir, maintenant, c'est la boule lyonnaise.

CL : Alors c'est la boule « lyonnaise » ?

BL : Oui, la boule lyonnaise.

CL : Comme la ville de Lyon ?

BL : Oui, c'est ça. Y a un petit bouquin qui sort tous les mois à peu près, qui s'appelle La Boule lyonnaise. Je suis venu à la boule lyonnaise pourquoi, parce que quand j'étais à la Ragonnaise, j'ai donc quitté. J'en ai fait partie, j'ai joué après au palet.

CL : Alors la Ragonnaise, vous me dites : « je fais partie de la Ragonnaise », qu'est-ce que c'est que la Ragonnaise ?

BL : La Ragonnaise c'est, le coin il s'appelle Ragon. C'est devenu la Ragonnaise. On a dit qu'il y a eu les cent ans de la Ragonnaise.

CL : Et c'est quoi, la Ragonnaise ?

BL : Eh ben, la Ragonnaise, c'est... c'est Ragon ! Le point de chute, il est à Ragon.

CL : Mais c'est un club, c'est quoi ?

BL : Oui, c'est un club.

CL : Un club de... ?

BL : C'est un club de boules. Voilà. Mais c'est un club de boules où on appelle ça... C'est un terrain où y a de la pente, comme ça, qui se joue plat ici, et on joue par les bandes. À La Robinière, y a quatre jeux : deux jeux pour la ragonnaise, et deux jeux pour la lyonnaise.

CL : D'accord, qui sont deux pratiques différentes ?

BL : Oui. Donc quand il pleut, on a le droit de jouer sur les deux terrains qui fait partie de la lyonnaise. Et y a des années, là je pourrais pas dire, parce que à cette époque-là, je pratiquais pas ça. C'était dans les débuts, ça.

CL : Alors, moi qui n'y connais rien, quelle est la différence entre la boule ragonnaise et la boule lyonnaise ?

BL : Alors, la ragonnaise, c'est une boule synthétique, qui fait un certain poids, mais par contre qui se joue par les bandes. On joue en tirant par les bandes comme ça, ou autrement on joue en faisant ça, comme ça.

CL : Alors, « en faisant ça », moi j'ai pas de caméra... en faisant des zigzags, c'est ça ?

BL : Oui, c'est ça, en faisant des zigzags pour aller directement au petit. Mais vu l'état du terrain et parce que le terrain a été refait y a un certain temps, nous maintenant on n'a plus le choix de taper au talon. Celle qui tape au talon, elle est pas bonne.

CL : Et alors la boule lyonnaise ?

BL : Alors, la boule lyonnaise, c'est une boule qui est en acier. Pareil, vous voulez que je vous la montre ?

CL : Tout à l'heure, je veux bien que vous me montriez ça. C'est lourd alors, beaucoup plus lourd que la synthétique ?

BL : Elle fait un kilo, la mienne.

CL : Et la technique de lancer, c'est quoi ?

BL : Alors, la technique de lancer, c'est pas pareil. Alors là, par contre, c'est... Faut bien comprendre, la boule lyonnaise, ça veut dire que toute boule soit marquée, sur le terrain. Et on a environ seize à dix-sept mètres de longueur. Mais on a une certaine distance à parcourir. Celui qui est tireur dans le jeu, il a une certaine ligne à pas dépasser. Et où se termine là, hop ! Il joue à tirer. Et si, il y a un cinquante là, donc y a un cochonnet, enfin nous on appelle ça un but, si il a demandé le but, ben il tire le but, c'est bon, pas de problème, on refait la partie ; mais par contre, si il a pas le but, il tire la boule, on remet la boule en place.

CL : Et c'est la même technique de...

BL : Non, justement, on appelle ça... c'est très technique !

CL : Beaucoup plus que la ragonnaise ?

BL : Ah oui, c'est ça. C'est différent. C'est un autre jeu.

CL : D'accord, OK. Mais comment vous vous y êtes mis, comment c'est arrivé, cette pratique de la lyonnaise ici ?

BL : Heu, la lyonnaise, il paraît que ça existait du côté du Bois-Chabot dans le temps, d'après ce que j'ai entendu dire par les anciens. Y a eu aussi quelque chose à la Trocardière, aussi au début.

CL : Parce que c'est vraiment un jeu lyonnais ?

BL : Oui, c'est un jeu lyonnais, ça vient de Lyon.

CL : Vous savez pas comment c'est arrivé jusqu'ici ?

BL : Non, pas du tout.

CL : D'accord. C'est étonnant, du coup.

BL : Nous, on appelle ça, on est les retraités, maintenant. Donc on est retraités, on joue là-bas. On est environ dix-huit dans le club.

CL : D'accord, merci pour cette explication. Là, c'est votre jeu à vous, c'est la lyonnaise, maintenant ?

BL : Oui, maintenant.

CL : Vous avez lâché la ragonnaise !

BL : Oui !

CL : Un petit mot pour rajouter, vous avez pratiqué en parallèle... Y a une dizaine d'années, vous pratiquiez en parallèle et le palet et la boule lyonnaise ?

BL : Au départ, y a eu monsieur Bernard Viaud qui a monté le club à Rezé, qui s'appelle Palet Club de Rezé, que j'en ai fait partie pendant quatre ans. À cette époque-là, il était pas question de lyonnaise. Mais par contre, je connaissais très bien des gars de la lyonnaise et un jour, je me suis dit : « *Faut peut-être que je change un peu !* » Donc la pratique était pas la même : la lyonnaise, c'est seize mètres cinquante à dix-sept mètres, tandis que le palet était de cinq mètres. Mais palet sur planche, à cette époque-là. Après, le président est parti, donc ça a été repris par un autre président et un autre trésorier, dont ma femme en fait partie aussi. C'est elle qui s'occupe de faire la table de marque.

CL : Et elle joue, un peu ?

BL : Non. Elle fait simplement la table de marque. Et après, comme j'avais connu les gars, ils m'ont dit : « *Bernard, tu veux venir chez nous ?* » Et c'est comme ça que c'est venu. À ce moment-là, quand j'ai commencé, j'ai joué à la lyonnaise de deux à cinq, et le soir je partais, et après de cinq jusqu'à huit heures, le soir. Je l'ai fait pendant un an, mais à cette époque-là, c'était crevant. Donc j'ai fait un choix.

CL : Ah oui, parce que ça veut dire que de quatorze heures à vingt heures, vous étiez sur le terrain ?

BL : Non. Ici, on faisait la lyonnaise à la Robinière ; mais là, on allait au Chêne-Creux, à cette époque-là.

CL : D'accord. Eh bien, merci pour cette précision !
